

passer par là –, « à un certain moment, cependant, au cours de ce nouveau millénaire, nous allons sans doute atteindre une limite [...] Nous glissons doucement vers une période de stagnation technologique [...] nous serons pleinement adaptés à notre environnement énergétique »...

Bref, il y a toujours beaucoup à dire sur ce genre de littérature en sciences humaines qui évalue à l'aune du politiquement correct occidental l'état du monde. Nous nous contenterons de regretter que l'apport de la philosophie classique et de la psychanalyse ne soit pas pris en compte dans cette étude. De Platon à Lacan en passant par Marx, on aurait sans doute pu mieux saisir comment, prises dans un type de discours mobilisé par la puissance du manque à dire autant que du manque à être, les causes structurelles des inégalités typiquement humaines sont surtout l'effet d'une certaine absence de point de butée dans le discours capitaliste, pour lequel en quelque sorte « tout est possible », tout devient possible, le pire tout autant puisque la jouissance débridée n'y rencontrerait comme limite que celle – reportée *sine die* – d'une main invisible.

Il en va donc de notre *responsabilité* immédiate d'accepter ou de ne pas accepter cette nécessité discursive de l'inégalité totalement méconnue de notre auteur. Ce sera ici notre point de divergence d'avec l'ouvrage cité.

Jean-Baptiste CARRADE
Psychologue
carrade@orange.fr

Un immonde sans limite

Jean-Pierre LEBRUN

Éditions érès, 2020, 288 p.

Jean-Pierre Lebrun continue d'explorer ce qu'il nomme notre monde sans limite. Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis la parution de son livre *Un monde sans limite* et il ne cesse depuis de nous livrer ses réflexions et ses analyses sur notre société qui change au point d'être devenue un monde nouveau, régi par des principes fondamentaux inédits. *Un immonde sans limite* se veut la suite de ses questionnements sur les changements fondamentaux apparus dans notre société depuis quelques générations. Dans un de ses derniers articles, « L'immonde coronavirus », il cite le début de son livre qui résume son propos : « Et s'il nous fallait avoir le courage de regarder les choses en face et de reconnaître que le monde sans limite auquel nous “collaborons” depuis près d'un demi-siècle ne pouvait aboutir qu'à produire cet “immonde sans limite” dont nous nous lamentons aujourd'hui. [...] Nous sommes confrontés actuellement aux conséquences d'un raz-de-marée en profondeur dont l'origine serait l'estompement dans le discours sociétal, voire même l'effacement, de la négativité inscrite dans la condition de l'être parlant. »

« Les exemples ne manqueront pas pour désigner l'immonde qui accompagne la société de “l'individu total”, de celui qui ne doit rien à la société mais peut en revanche tout exiger

d'elle. Il nous faudra bien reconnaître que cet immonde sans limite n'a été possible qu'à partir de la disparition de la limite reconnue collectivement, cela faisant qu'il n'y a plus aujourd'hui de transgression mais seulement promotion de l'immonde. » Jean-Pierre Lebrun s'intéresse donc à ce nouveau monde débarrassé de la catégorie de la limite. C'est à partir de ce thème qu'il déploie sa capacité à repérer et analyser les modifications qui nous affectent tant dans notre vie quotidienne que dans l'organisation sociale ou le développement de notre propre subjectivité. Il nous livre ainsi autour d'une quinzaine d'études ses réflexions sur des sujets en apparence très divers : on pourrait citer l'autorité, la parentalité, le maternel et le paternel, le naufrage du religieux ou encore la haine du sexuel... Il nous dit dans sa préface que son livre peut se lire dans le désordre, chaque partie constituant un tout qui rend compte de sa vision humaniste et psychanalytique du monde actuel. Cet éclectisme ne doit cependant pas nous éloigner de ce qui ne serait que le simple noyau d'une pensée, une ligne continue directrice et féconde qui le caractérise. En effet, il porte un regard attentif, curieux au moindre détail de notre nouvelle organisation ; il nous parle ainsi de ses travers, ses nouveautés inattendues, mais aussi de ses récits et ses malaises existentiels... Pour lui, tout semble « bon à prendre » dans cette nouvelle clinique quotidienne pour stimuler notre curiosité, notre recherche et

l'analyse métapsychologique. Chemin faisant, le lecteur trouvera que certains passages sont bien ardues, surtout pour ceux d'entre nous peu familiers de l'élaboration psychanalytique référée à l'approche lacanienne et à ses différences, voire ses multiples conflits. Mais le discours ne se perd jamais dans les méandres et les clivages idéologiques car ce qui guide Jean-Pierre Lebrun est le souci de la personne et du soin. Cette préoccupation est le moteur de la recherche dirigée vers l'autre, l'humain dont il nous rappelle avec insistance que sa caractéristique première est d'être un sujet parlant.

Je vais reprendre simplement, comme fil rouge, ce qui m'apparaît être le fondement de la pensée de Jean-Pierre Lebrun. Pour lui, nous sommes depuis plusieurs années, devant l'avènement d'un homme nouveau dont l'une des caractéristiques les plus explicites serait de ne rien devoir à la société alors qu'il peut en revanche tout exiger d'elle. Cette transformation a été lente, progressive, inscrite sur plusieurs générations mais elle est maintenant devenue une réalité inéluctable et irréversible qui modifie profondément et durablement le sujet et le modèle sociétal antérieur : « Nous sommes confrontés actuellement aux conséquences d'un raz-de-marée en profondeur dont l'origine serait l'estompement dans le discours sociétal, voire même l'effacement, de la négativité inscrite dans la condition d'être parlant », j'y reviendrai.

Un premier point concerne le constat de ce qui va mal actuellement. Nous sommes dans une société de mutation inédite caractérisée par le passage d'une organisation verticale ou pyramidale à une nouvelle organisation dominée par un principe d'horizontalité. Ainsi, nous assistons à la disparition de l'autorité et du religieux qui étaient caractéristiques du modèle ancien de la transmission, basé sur la prééminence du passé, de l'acquis, de l'expérience et de l'ancienneté. La transmission de génération en génération se faisait depuis des lustres *via* la loi du père. À ce propos, rappelons que Freud aimait bien citer la phrase de Goethe : « Ce que tes aïeux t'ont transmis, acquiers-le. » Sommes-nous alors maintenant dans un modèle de type anti-œdipe qui serait à l'opposé de toutes les caractéristiques inhérentes à l'œdipe, « ante et anti-œdipe d'où le père serait exclu, le sujet devenant père de lui-même (or c'est à prévenir l'inceste que sert le père ou son substitut) » (Racamier). Jean-Pierre Lebrun parle à ce propos d'une crise à la fois anti-œdipienne et post-œdipienne qui est celle d'un retour à une organisation différente voire à une inorganisation, mais dont les évolutions ou révolutions, car il reste optimiste, finiront par trouver un équilibre préservant le sujet.

Le constat d'un déclin installé progressivement depuis plusieurs générations concerne l'organisation bien structurée basée sur la différence des sexes et des générations ainsi que

l'existence de l'interdit porté par le surmoi parental inconscient, lui-même héritier du surmoi des ancêtres. Ainsi, progressivement, nous serions passés à un modèle différent qui est lui d'essence narcissique. Narcisse était amoureux de son image vue dans le miroir de l'eau et, voulant la rejoindre, il se noie. Ici, en somme, l'objet est confondu avec son illusion perceptive. Nous sommes en effet dans un univers où règne l'omniprésence de la perception, visuelle, auditive, tridimensionnelle... Dans ce monde règne la prééminence de la lecture du visible, du perceptible ou du sensoriel, qui comprennent une mesure de la quantité en place d'une compréhension qualitative du psychique. Le fantasme organisateur actuel serait la recherche d'un psychique réduit à la lecture d'une simple duplication des modifications somatiques du neurologique. Nous serions alors passés imperceptiblement d'un monde de sensations, d'affects et de langage, à un monde nouveau sous l'égide de la perception des transformations neurologiques dont les traces visualisées viendraient prendre la place de la vie psychique. Parallèlement à cette véritable addiction au perceptif, les relations au temps se sont modifiées ; il y a toujours plus de contenus et tout va toujours plus vite ; la transmission d'informations est devenue illimitée, mais, fait fondamental, il s'agit plus d'accumulation de connaissances ou « d'infos » sans hiérarchisation que d'un véritable savoir introjecté par le

sujet. Narcisse serait alors le représentant de la double illusion, celle de l'omniscience et de l'omnipotence : tout, tout de suite, sans limite et sans espace.

« Ainsi en est-il de ces jeunes filles adolescentes qui arrivent aujourd'hui à l'hôpital psychiatrique, elles vivent dans une temporalité faite d'une succession d'instantanés répétés à l'identique sans discrimination... [...] leur temporalité apparaît comme l'allongement continu d'un présent sans fin. Elles vivent dans une réalité où la discontinuité et l'asymétrie semblent inconnues, où la perte n'est pas représentée » (Alexandre Beine, cité par J.-P. Lebrun, p. 197). « Ainsi, le discours sociétal actuel ne se charge plus de rappeler ce qu'implique la temporalité, et il n'y a plus de rite de passage pour inscrire l'incontournable irréversibilité du temps... Serait-ce pour cette raison que l'on voit les tatouages se multiplier ? Inscription dans le corps pour rappeler la notion de l'irréversibilité du temps, une des contraintes réelles, comme nous l'avons déjà indiqué, de l'usage du Symbolique ? »

Dans le même temps, il existe une sorte de nivellement ou d'abrasion qui peut être considérée comme un déni de la hiérarchisation ; en effet, tout est stocké dans un espace qui échappe à notre maîtrise, la disponibilité illimitée est certes un acquis et un progrès incontestable, mais nous dépossède de la gestion économique de notre monde interne. Nous sommes alors

des dépendants volontaires de repères temporo-spatiaux qui sont maintenant détenus par un ailleurs, un espace sans limite, un vide sans vide, le cloud... À propos du vide, l'écrivain espagnol Manuel Vilas écrit dans son livre *Ordessa* : « Boire, c'était la vitesse, or la vitesse est l'ennemie du vide. » L'accumulation de perceptions, l'obsession de la vitesse, de la quantité et la tendance à l'uniformisation ont sans doute pour conséquence l'impossibilité d'éprouver un vide (une négativité qui n'est pas un rien mais qui serait un manque structurant car porteur de l'altérité, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'autre). En somme, la promotion de l'image, du perceptif et de l'instantané sous l'égide du narcissisme se ferait au détriment de la représentation et du délai, tous deux caractéristiques de l'œdipe. Dans cet univers narcissique, la défense contre la perte de l'objet reste prise au niveau de la perception et de la dépendance à cette réalité perceptive dans un régime qui, ainsi, favorise l'addiction, seul moyen de calmer l'excitation. Ce monde s'opposerait à celui de l'œdipe où le recours aux représentations liées au manque permet l'attente, le détour par des processus de pensée et du symbolique, marqueurs de possibles retrouvailles avec l'objet investi fantasmatiquement.

L'altérité se doit d'advenir pour que le sujet se construise en se dégageant de ce que Jean-Pierre Lebrun nomme « la jouissance dans le matriarcat », qui s'oppose à l'inscription de la

négativité spécifiant l'être parlant et qui n'est rien d'autre que le trou qui fait le symbolique. Nous sommes dans un temps qui ne se réfère plus à la seule identification verticale au chef mais dans lequel l'identification horizontale ne peut suffire : « Une identification pas toute verticale devrait permettre à une identification pas toute horizontale de prendre le relais dans le trajet institutionnel de chacun, sans que celui-ci soit aussitôt frappé de discrédit, d'exclusion ou de volonté de scission » (p. 241).

Nous revoilà de plain-pied dans le travers de notre organisation sociale actuelle, dont le socle est celui de la marchandisation soutenue par la nécessité de la productivité qui va à l'encontre de tout mouvement véritablement conflictuel par ailleurs porteur de progrès. Il me semble que l'on retrouve dans ces propos les caractéristiques du concept de « post-modernité », spécifié en particulier par la dissolution de toute référence à la raison comme totalité transcendante. Ces modifications, profondes, fondamentales et durables, sont-elles susceptibles de nous éclairer sur un certain nombre de caractéristiques de phénomènes actuels de nos sociétés ? Cela va de la prééminence des communautarismes et des replis identitaires, au retour des intégrismes religieux excluant l'autre ou la simple différence (terreur devant l'exogamie) afin de perpétuer un univers narcissique identitaire, ou encore de tous les excès des problématiques de genre qui

manifestent les difficultés de renoncement à l'autre sexe, à l'invention et au succès du concept de parentalité, conçu comme l'intervention du socius et du soin dans l'intime défaillant de la famille.

Ce nouvel état de chose s'inscrit au sein même de l'organisation psychique du sujet confronté à l'absence structurante d'un principe séparateur, qu'il soit le Père, l'Autre, un Non-Mère (cf. l'œdipe précoce conceptualisé par Claude Le Guen) ou la négativité « conçue comme un principe paternel » (p. 178-179). Ce défaut prive l'enfant du recours au monde interne des représentations, celui du rêve ou de la réalisation hallucinatoire du désir. Le sujet ainsi privé est prisonnier de la réalité, de la satisfaction immédiate du besoin et de la destructivité en raison de l'absence de la coexcitation libidinale. Nous retrouvons ici des parentés avec les conceptions d'André Green ou celles de Pierre Marty et des psychosomatiques de l'école de Paris. L'absence d'une négativation renforce l'omnipotence de l'incestuel (p. 100-101), elle confronte l'enfant et le sujet à l'emprise de la satisfaction immédiate, ce qui prélude aux décharges motrices, aux addictions et à l'émergence de la destructivité ainsi non contenue par la conflictualité. Cet abord me semble proche des concepts de Spitz (angoisse du huitième mois, acquisition du Non) ou de ceux de Michel Fain et Denise Braunschweig concernant la censure de l'amante. L'un et l'autre

nous ramènent à un nécessaire modèle triangulé inclus dans la nature même du message maternel et impliquant, peu ou prou, « une négativation de la satisfaction immédiate du début de la vie » (p. 105).

Ces considérations apparemment très théoriques sont en fait une mine pour l'approfondissement de situations cliniques, d'études littéraires ou encore de réflexions sur les situations de la vie quotidienne. Autant de chapitres que Jean-Pierre Lebrun excelle à déployer pour nourrir notre réflexion autour de ces nouveaux modèles qui nous déconcertent tant. Une des conséquences majeures réside dans l'effacement de la causalité psychique au profit de la

prééminence de la perception et d'un modèle médical scientifique. La fin de l'ouvrage éclaire le constat de la crise actuelle de la psychiatrie, dont l'organisation et le fonctionnement portent la marque du délitement de ce que le langage implique. D'où le diagnostic éclairant qui clôt l'ouvrage : « C'est à cet endroit précis que la psychiatrie est aujourd'hui contrainte à n'être plus que gestion de la santé mentale. »

Livre à lire pour nous aider à penser ce qui est plus que jamais nécessaire dans ce monde nouveau.

Jacques MIEDZYRZECKI
Psychiatre, psychanalyste (Société
psychanalytique de Paris)
jacques.miedz@gmail.com